

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre DEL BOCA

Pollution et pollutions

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 103-106

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Pollution et pollutions*

Il m'étonnerait fort que vous n'avez jamais entendu prononcer de remarques dont la teneur serait, en substance, la suivante : « Ah ! si je pouvais, j'irais vivre dans une ferme, à la campagne, et je " plaquerais " tout ce que j'ai ici. » Et vous-mêmes, ne vous est-il jamais arrivé de souhaiter pouvoir en faire autant, en vous disant que vous menez une vie de fous ? Peut-être bien ...

Cette ferme dans une verte campagne, velléité de notre intellect, n'est, à mon avis, qu'une image finale derrière laquelle se cache un raisonnement assez complexe et diffus, une appréhension des problèmes du monde actuel dans lesquels nous devons nous débattre à cause du hasard de l'histoire.

Mon propos n'a pas la prétention d'expliquer quoi que ce soit ; j'ai seulement laissé vagabonder ma pensée pour, peut-être, vous donner l'envie d'en faire autant.

La pollution, quel bien grand mot ! Refrain d'une chanson à la mode, ce terme s'étale en lettres sombres sur tous nos quotidiens, hebdomadaires, revues scientifiques et autres, à tel point qu'actuellement il doit avoir une assez forte densité d'apparition au mètre carré de papier imprimé ! Loin de moi l'idée de rire de cette menace, dragon sournois aux sept têtes qui indubitablement nous menace. Chaque jour apporte sa « ration » de scandales et il faut bien avouer que, peu à peu, le clou s'enfonce dans notre cerveau, à tel point que l'innocente petite boîte de conserve sur l'étalage est déjà virtuellement la honte de la nation, l'Agrippine perfide, ennemie du monde entier.

Les statisticiens s'en donnent à cœur joie et pour eux la prospective, cet art de prévoir à long terme, a pris des allures de romans de science fiction. Ils déversent sur nous des tonnes de détritiques, sous forme de chiffres, qui devraient, soi-disant, nous amener à prendre conscience d'un fléau que plus personne n'ignore. Si l'on en croit tous ces gens sérieux (ou prétendus tels, il ne m'appartient pas de trancher), dans trente ou quarante ans, nous en serons réduits à porter continuellement un masque à gaz ; et le bouquet de violettes, s'il existe encore, se vendra au prix de l'or, sans oublier le flacon de parfum, cadeau traditionnel, qui sera remplacé par la petite bonbonne d'oxygène des forêts de l'Ouganda ou de l'Amazonie. (Comment se fait-il que les gens qui ont la « bosse du commerce » n'aient pas encore exploité le filon ?)

N'y a-t-il rien à faire ? La question arrive trop tard, car, ô miracle, le remède est déjà trouvé... du moins son nom : « Protection de l'environnement ». Mais, ce « miracle » ne m'inspire pas confiance et me laisse un certain goût d'amertume au fond de la gorge. L'expression « protection de l'environnement » me déplaît souverainement, car elle laisse apparaître son caractère essentiellement inhumain. En effet, nul n'est besoin de se rasseoir sur un banc d'école pour réaliser que cette protection vise tout ce qui environne et je crois même que le seigneur La Palice ne m'eût pas désapprouvé. Mais cela n'explique pas tout, tant il est vrai que cette expression contient implicitement quelque chose de plus, **un centre** par rapport auquel on peut alors parler d'environnement. Vaine tentative que celle de chercher des yeux, autour de soi, ce centre, car celui qui est visé, c'est **l'Homme**, masse impersonnelle qui fait l'histoire. C'est pourquoi j'ai la désagréable impression, lorsque j'entends ou lis cette expression, que, sans s'occuper de l'Homme lui-même, on va tenter de nettoyer la « cage » où vit l'humanité, comme on nettoie, une à une, les cages d'un jardin zoologique. Peu importe que celui qui s'y trouve soit heureux ou non, peu importe sa personnalité : on nettoie l'environnement sans trop d'espoir d'y parvenir.

L'Homme est celui qui a engendré le processus de la pollution, qui l'a continué, qui le subit, qui lutte et qui, enfin, vivra ou en mourra. Comparaison n'est pas raison, mais néanmoins il me semble que le monde ressemble à un grand théâtre où l'Homme joue une pièce et tient tous les rôles, « one man show » de la pollution. Hélas pour nous, cette pièce va durer des générations encore et nous avons le triste privilège d'être les premiers à payer de notre personne. En effet, la pollution n'est pas le résultat d'une journée d'insouciance, mais de générations qui ont vécu avec tout ce que cela suppose de « laissé pour comptes » dans certains domaines. Le hasard a voulu (ou plutôt la capacité d'assimilation du globe et de son proche espace) que sous notre « règne » le

phénomène éclate avec une rapidité foudroyante, la progression géométrique atteignant des proportions effrayantes...

Si la pollution n'avait amené avec elle que son propre problème, encore ne serait-ce pas trop grave : une ligne de plus au bas d'une liste déjà fort longue de problèmes à résoudre. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité **la Nature est atteinte**, elle qui jusqu'à ce jour a toujours tenu parfaitement son rôle de remède universel, d'équilibreur du monde. Aujourd'hui chaque rubrique de la liste prend une dimension nouvelle en fonction de la dernière ligne et donne une couleur **inquiétante** au tout.

L'allié le plus sinistre de la pollution, c'est la vitesse croissante de l'évolution dans tous les domaines. Elle nous pousse et ne nous laisse plus le temps de **reprendre notre souffle**. Il n'y a pas moyen d'arrêter l'évolution pour se consacrer à redonner à la nature une vitalité nouvelle. Une course folle s'est engagée entre la croissance de l'évolution sous toutes ses formes (bonnes ou mauvaises, interdépendance attractive des contraires) et la lutte pour la survie de la nature, une course vitale dont l'enjeu n'est autre, en définitive, que la vie de l'Homme.

**Inquiétude, essoufflement.** Ne sont-ce pas des composantes importantes de « notre pollution », de la « pollution intellectuelle » de l'Homme ? Se favorisant l'une l'autre, elles créent devant nous un fossé que nous devons absolument franchir pour ne pas rester en arrière. Néanmoins, le fossé se retrouve toujours devant nous et, à chaque fois, nous redoutons le saut et aimerions nous reposer, vivre et profiter de ce jardin menacé, sans nous demander de quoi demain sera fait, conscients que nous sommes, que nous pouvons perdre la partie engagée. Nous savons que notre génération, et pour le moins celle qui suivra, sont des générations condamnées ou dont l'avenir est, pour le moins, sérieusement compromis. Mais alors, pourquoi ce rêve d'une verte campagne, symbole de notre désir de vivre dans un Eden qui se meurt peut-être à jamais, reste-t-il à l'état de projet fugitif ? Pourquoi ne devient-il pas aujourd'hui réalité puisque demain il sera trop tard ?

Aujourd'hui comme hier et hier comme demain encore, l'homme vit et vivra avec l'homme. De cette rencontre surgira toujours quelque chose de supérieur à la nature humaine, quelque chose d'insaisissable et

d'indéfinissable qui se trouve entre le cœur et l'esprit, qui nous échappe et dépasse de beaucoup les faiblesses de notre chair blessée. Nous croyons en l'Humanité, nous espérons en elle. Nous ne pouvons quitter le bateau à cause des gens qui dépendent de nous, à cause de ceux de qui nous dépendons... L'enfer, ce ne sont pas les autres. Acte de foi et, aujourd'hui plus qu'hier, acte d'espérance sont toujours remis en question et, au plus fort du doute, nous pensons à la fuite sans jamais la réaliser. Cette foi, cette espérance que nous mettons dans les autres, vous savez aussi bien que moi d'où elle vient et, à travers nous, vers qui elle retourne... « Dii estis »...

Pierre Del Boca